

I

L'homme se relève comme projeté par un ressort, remonte prestement son pantalon sur ses fesses glacées et, en maintenant maladroitement la ceinture détachée avec ses mains enveloppées dans d'épaisses moufles, il recouvre d'un peu de cette neige omniprésente, rendue plus molle par la chaleur du feu tout proche, la masse brune nonchalamment étalée sur l'écran uniforme, qui disparaît sous l'effet d'un geste circulaire et artistique du pied droit,,. Ayant, ainsi camouflé l'objet d'une élimination odorante, mais somme toute naturelle, il s'engouffre en hâte dans une petite tente de toile épaisse pour s'engloutir frileusement, tout habillé, dans son duvet douillet :

« Ce n'est pas possible un froid pareil, à coup sûr, je dois être au pôle nord. »

Il claque des dents un moment, baille longuement, se tourne sur le côté en ramenant sur son visage l'épaisseur molletonnée puis s'endort épuisé par l'effort. La nuit étend bientôt son ombre sur le petit abri, tâche noire perdue dans un vaste espace blanc où seules brillent encore les dernières lueurs d'un feu de camp qui se meurt. Tout est nu, tout est plat, tout est désespérément désert, à l'exception d'arbres épars et décharnés et de ce dérisoire monument de toile où dort notre héros :

« C'est étrange, je ne me souviens de rien de ce qui s'est passé avant et qui m'a conduit à cet endroit. »

Il cligne des yeux en regardant l'infini immaculé et tente de se faire une idée sur la nature de son environnement :

« Je suis bien sûr ce n'être jamais venu en un pareil endroit. »

Cette blancheur aveuglante du terrain enneigé contraste étonnamment avec la voûte étoilée d'un ciel uniformément noir :

« Mais que fait donc cet homme seul dans un si terrible univers ? »

Si vous rencontriez quelqu'un dans un désert glacé, seul et perdu par moins cinquante degrés, la première idée qui vous viendrait à l'esprit serait de lui demander ce qu'il fait là. Il serait alors en droit de vous retourner la question car il faut reconnaître que, pas plus que lui, vous n'avez de raisons de vous promener dans un tel pays par un tel froid de chien :

« Ce n'est pas très raisonnable alors qu'il existe sur les bords de la Méditerranée des endroits bien plus agréables pour faire une promenade en plein hiver. »

Pourtant, en admettant que vous ayez, vous, un motif valable pour vous trouver là, cela peut arriver après tout et que, le rencontrant, seul dans cette contrée hostile, vous lui posiez la question sur ce qu'il y fait lui ; il vous répondrait :

« Je n'en sais rien. »

C'est pourtant un homme de belle apparence, loin d'un age qui puisse laisser supposer que les premiers dégâts de la sénilité aient pu faire leur ouvrage. Il est même assez calme et il ne ressemble en rien à l'un de ces aliénés comme on rencontre parfois, ici comme ailleurs ; ou plutôt, ailleurs car ici, on peut constater qu'il n'y a absolument personne ; pas plus de sains ou d'hallucinés que de gens normalement névrosés. Vous vous écriez donc ébahi :

« Comment ça, vous n'en savez rien ? »

Il y a de quoi être étonné tout de même :

« Non, je n'en sais rien. La seule chose que je sais, c'est que je suis là, mais je ne sais pas ce que j'y fais ni pourquoi j'y suis venu. »

Il est bien légitime de s'exclamer alors :

« Est-il possible de se trouver dans un pareil endroit sans savoir pourquoi ? »

Il aura un léger sourire de politesse car c'est un homme qui a une bonne nature et qui ne se choque pas d'avoir à répondre ainsi aux questions d'un inconnu :

« La preuve que oui puisque j'y suis. »

Cela dénote un esprit de déduction d'une logique certes imparable mais qui ne répond en rien à la question et, poussé par votre indiscrete curiosité naturelle, vous tenterez de le pousser dans ses derniers retranchements :

« Mais, vous êtes venu comment ? »

Alors, l'homme secouera sa tête tristement, fixera sur vous ses yeux gonflés de fatigue avec une moue d'impuissance et haussera les épaules pour vous expliquer qu'il n'en sait pas plus. La seule chose qu'il sait, c'est qu'il s'est réveillé là un matin, sous cette petite tente et par un froid sibérien. Rester sur place ne pouvait que lui être fatal, il a donc décidé de partir pour aller quelque part ; il ne vient nulle part alors, ce sera déjà quelque chose. C'est ainsi que notre homme marche depuis plusieurs jours, sans savoir précisément où il se trouve ni où il doit aller.

Il espère trouver une ville, un village ou même simplement une maison, une ferme ou même une tente identique à la sienne ; un endroit où on lui servira le repas chaud et un peu d'amitié, les deux choses dont il rêve et qui sont devenues à ses yeux les seules valables en ce monde que même les animaux semblent avoir déserté :

« Sommes-nous d'ailleurs sur notre vieille Terre ou sur une autre planète dans une lointaine galaxie ? Cela expliquerait qu'il y fasse si froid, si le soleil en est plus éloigné. »

Notre homme n'en sait absolument rien et s'en moque totalement ; il ne s'est même pas intéressé au problème et, qu'il soit sur Terre, Pluton ou sur toute autre étoile inconnue, que lui importe si il s'y trouve un endroit où on lui serve un repas chaud :

« Il doit bien y avoir un endroit habité quelque part. »

C'est la seule question qu'il se pose, la seule pensée qui occupe véritablement son esprit, quand, le lendemain, ayant avalé une pièce de viande séchée et but une tasse de thé brûlant, il plie religieusement sa tente, endosse son grand sac de toile et se met en route sur la piste glacée uniforme qui ne semble mener nulle part :

« Il faut y aller. »

Il a dans son sac une réserve de nourriture, c'est toujours ça et, jusqu'à présent, il a pu trouver du bois sec pour faire du feu qu'il allume grâce aux pages d'un petit cahier d'écolier qui se trouvait dans ses affaires et sur lequel, de toutes façons, il n'y avait rien d'écrit et il n'a rien à écrire puisqu'il ne sait rien. Enfin, grâce à ce cahier, il peut le soir, après une longue et éprouvante marche, trouver un peu de chaleur et se faire du thé. Son principal souci est que le cahier n'est pas bien épais et que les maigres provisions dont il dispose risquent bientôt d'être épuisées si il n'arrive pas très rapidement en un endroit un peu plus accueillant que ce désert interminable et stérile. De plus, elles ne lui fournissent pas un apport calorique suffisant par un froid si intense et il lui faut une nourriture plus consistante :

« Il faut absolument que je trouve un endroit où on me serve un repas chaud. »

Il se dirige vers l'est ; il ne sait pas pourquoi il a pris cette décision mais il est parti vers l'est il y a plusieurs matins parce que c'était là que se trouvait le soleil lorsqu'il s'est réveillé et depuis, il marche obstinément dans cette même direction pour éviter de tourner en rond. Le matin, il a le soleil en face et le soir, il l'a dans le dos. C'est un moyen pratique pour se diriger mais l'astre n'est pas très généreux côté température. Le climat est toujours aussi rude et le sol gelé, dangereusement glissant. Mais heureusement, il est chaudement habillé, couvert d'un long et épais manteau de fourrure qui le protège bien, coiffé d'une hermétique chapka d'astrakan et chaussé de confortables bottes. Il a aussi un fusil, mais, ça ne lui sert pas à grand-chose parce qu'il n'y a aucun gibier visible sur son chemin :

« Mais qui donc peut être ce personnage perdu dans le désert glacé ? »

Sa tenue a quelque chose de vaguement militaire, il ne sait pas à quelle armée il pourrait appartenir et il pourrait aussi bien être un chasseur égaré, un évadé d'un camp tout proche ou n'importe quoi d'autre. De la cagoule qui protège son visage on voit à peine émerger ses yeux bleus aux sourcils givrés que le soleil aveugle en se réverbérant sur la fichue surface blanche. Une barbe de plusieurs jours qui le démange, s'accroche au tissu :

« Il faudra que je songe à me raser. »

C'est un homme de taille moyenne dont la musculature puissante semble indiquer qu'il est habitué à une vie rude mais il n'a trouvé sur lui aucun document ni aucun papier officiel qui puisse l'informer sur son identité :

« Heureusement, il y a peu de chances qu'il rencontre un policier dans le secteur.

Un petit miroir trouvé dans son paquetage lui a renvoyé l'image d'un visage hirsute, celui d'un homme d'âge moyen, entre trente et quarante ans, quelque'un qu'il ne se souvient pas avoir déjà rencontré auparavant. Rasé de près et bien coiffé, il s'est même dit en souriant qu'il devait être bel homme :

« Certainement un soldat. »

Le soleil est vif ce matin et l'oblige à avancer tête basse pour ne pas être aveuglé par cette lumière blanche qui le réchauffe un peu sans parvenir à entamer la pellicule glissante qui recouvre la neige. Chaque pas est un dangereux effort et il risque la chute à tout instant, ses cuisses tendues sont douloureuses à force de se contracter pour le maintenir un équilibre sur cette patinoire infinie. Parfois, il se laisse glisser sur les fesses quand la pente est trop forte et la moindre côte devient un déficit extrême. Il sent ses forces diminuer :

« Il faut absolument que je trouve un endroit où on me serve un repas chaud. »

Il marche ainsi depuis des jours : Combien ? Il ne parvient pas à se souvenir. Son plus lointain souvenir l'a trouvé un matin dans cette tente et depuis, il marche du lever du soleil à son coucher. Il a du parcourir plusieurs centaines de verstes. Le seul phénomène qu'il a noté c'est que les journées sont relativement courtes, ce doit être l'hiver en ce moment et il peut espérer, s'il survit, que suive une saison plus clément. C'est plutôt rassurant, d'autant plus que la végétation, de plus en plus fournie au fur et à mesure qu'il avance, n'est plus celle de la steppe ou de la toundra, il ne doit pas se trouver trop au nord et dans une région relativement tempérée où il peut espérer, tôt ou tard, arriver dans une zone habitée. Cette idée est confirmée par cette vague impression qu'il a d'être sur une route, mais il est assez difficile d'avoir des certitudes dans cette uniformité blanche et la longue bande qui s'étire devant lui sans paraître ne jamais devoir finir pourrait aussi bien être une rivière gelée ou tout autre chose :

« Non, ce ne peut pas être une rivière. »

Il n'y a pas de dénivellations de la sorte, pas de montées ni de descentes sur les rivières et les petits carrés de massifs forestiers qu'il traverse semblent avoir été scindés volontairement par une coupure rectiligne. Il n'y a pas à en douter, si il se trouve sur une route, elle doit forcément aboutir quelque part :

« Qui que tu sois ; courage mon ami, je suis sûr que tu vas bientôt te retrouver devant un bon bol de soupe chaude. »

Cette certitude lui a redonné du courage et il marche d'un pas plus léger ; il est assez réconfortant, quand on ne sait pas où on est, de savoir qu'on va quelque part. Savoir où est une question bien accessoire et il sera toujours temps de se renseigner quand il y sera arrivé. La seule chose qui soit vraiment importante c'est qu'à l'endroit où il va l'attende une bonne soupe chaude et grasse. Ça, oui, ce serait bien et peut lui importe que ce soit chez les Inuits, chez les chinois ou chez les zoulous, quoique pour ces derniers, on en rencontre peu dans des contrées si froides. Il regarde avec espoir la ligne blanche qui s'élance devant lui :

« Pas de doutes, je suis sur une route et cette route a été tracée par des hommes, elle doit donc forcément aboutir quelque part. »

Il faudrait être fou pour consacrer autant de temps et d'efforts pour tracer une route qui ne va nulle part et, dans cette histoire, il n'y a de fou que celui qui l'écrit et qui ne sait pas où il va :

« Elle doit aboutir à un village où je trouverai une maison et un accueil chaleureux, où une femme aimable et souriante me servira un bon repas que je pourrai déguster auprès du feu. »

Notre homme avance donc d'un pas que l'espoir a rendu presque aérien :

« Et puis, on m'invitera à dormir sur une paillasse bien garnie de paille fraîche. »

Il scrute d'un œil fébrile l'horizon infini comme on cherche une oasis dans le désert, explore chaque forme suspecte et s'alarme à chaque indice d'une quelconque présence . Mais l'avantage, c'est qu'au-moins, ici il n'y a pas de mirages et puis, bien couvert, la situation est relativement supportable :

« Ce n'est qu'une question de patience. »

L'espoir l'a rendu optimiste mais au fil des heures de l'épuisante marche ses certitudes fondent comme n'est pas près de le faire la glace. La question des vivres le préoccupe car il sent qu'il va avoir bientôt épuisé ses réserves et il sait pertinemment, que sans manger, il ne pourra plus alors tenir très longtemps. Pourtant, quelqu'un, peut-être était-ce lui, semble avoir tout prévu. Il a été équipé, sinon de tout, du moins de l'essentiel de ce qui peut permettre de survivre un certain temps et ce ne peut être sans raisons ; si on lui a fourni de quoi se nourrir, se couvrir, se chauffer et même se défendre, c'est qu'on espérait qu'il aurait gagné quelque endroit sûr avant l'épuisement de ses réserves sinon, tout ça n'aurait aucun sens. Cela ne fait plus l'ombre d'un doute et il va arriver bientôt quelque part, à un endroit où il pourra se réchauffer et manger cette bonne, épaisse et chaude soupe qui est devenue une obsession :

« Tout de même, celui qui m'a mis là aurait pu varier un peu la nourriture, je commence à me lasser de la viande séchée et du thé. »

Il voit fumer la marmite et sent l'enivrante odeur du liquide salvateur, il plonge déjà sa grande cuillère de bois dans un grand bol de terre pour porter à sa bouche un croûton de pain imprégné du bouillon bienfaisant. Il avale suavement une gorgée brûlante qui répand dans son corps une onde de bien-être, c'est comme si il se trouvait dans le corps d'une femme, comme si il était retourné dans le ventre de sa mère, dans ce cocon douillet dont il a eu la stupide idée un jour de sortir, pour aller voir le monde :

« Je ne devrais pas être loin, depuis le temps que je marche

Pourtant, le soleil est haut dans le ciel et s'apprête à redescendre doucement dans son dos ; il ne voit toujours rien venir. Ne l'a t'on pas trompé ? On lui aurait donné tout ça rien, que pour le faire espérer vainement ? A qui peut on faire confiance, il est vrai, quand lors de sa naissance, son propre père n'a pas été capable de donner le sage conseil de rester là où on était si bien ? Ce n'est vraiment pas malin de sa part, lui qui a tant d'expérience et qui sait ce qu'il y a dehors, car après, il n'est plus question de faire machine arrière, on est dehors et on est dans ce fichu monde où il va nous falloir rester pendant un sacré bout de temps.

Puisqu'on ne peut hélas pas retourner en arrière, il faut bien avancer et c'est ce que fait notre ami solitaire, en attendant de trouver le bonheur sur sa route. Ce qui est le plus terrible dans son interminable quête d'un hypothétique et roboratif Graal, c'est qu'il n'a pas avec lui de compagnon, aucun de ces preux chevaliers de la table ronde qui entouraient le bon Arthur, personne à qui parler ; même les poux et les puces sont morts à cause du froid. C'est toujours pareil ; on ne peut compter sur personne dans la difficulté. Notre héros est désespérément seul dans cet univers glacial, il se parle donc à lui-même et comme, par ces températures extrêmes, sa mâchoire est bloquée et sa bouche est givrée, il se parle intérieurement, il pense, il se pense à lui même et ça lui fait du bien. Ça lui fait d'autant plus de bien que lui, au moins, quand il se parle, il s'écoute et sait se comprendre :

« Courage mon ami, courage ; il y a forcément un village au bout de cette route, ça ne peut plus être loin maintenant. »

Quand on ne va nulle part et que personne ne vous attend, on ne devrait pas en principe s'inquiéter d'être en retard sur l'horaire. Notre homme est pourtant de plus en plus angoissé, car derrière lui, menaçant, le soleil se couche lentement dans une longue tâche violacée :

« Aucune lumière à l'horizon, il va falloir m'arrêter pour la nuit. »

Notre héros pressent, qu'une fois encore, il va lui falloir passer une nuit sous la tente, qu'il va devoir puiser à nouveau dans des vivres qui s'épuisent inexorablement, ces coriaces pièces de viande séchée qu'on ne peut ingérer sans les avoir mâchouillés longuement et qui constituent, depuis bien trop longtemps déjà, l'essentiel d'un ordinaire trop frugal :

« Derrière cette colline, je pourrai voir l'horizon et si jamais il y a une maison... »

Il continue à se répéter pour se donner du courage qu'il va bientôt arriver et pourtant, la nuit commence à assombrir la route et il serait temps de s'arrêter. Il ne peut s'y résoudre. Il ne sait pas pourquoi, mais quelque chose en lui l'empêche de prendre un repos qu'il sait pourtant nécessaire. C'est comme si il avait au fond de lui l'impression que, si il s'arrête maintenant, il ne pourrait jamais plus repartir :

« Encore un peu, juste le temps de franchir cette colline et après, c'est promis, quoi qu'il arrive, je m'arrête. »

La température commence à descendre dans ses extrêmes absolus, il est épuisé et il est largement temps de faire du feu et d'installer la tente pour prendre au chaud un indispensable repos :

« Si seulement ce terrain n'était pas si glissant, tout serait plus facile. Heureusement que j'ai de bonnes chaussures. »

Il attaque la colline dans un suprême effort comme un soldat monte à l'assaut, il sent la morsure implacable et glaciale d'un froid sibérien en cet endroit dégagé que les rayons éteints du soleil tombant ne viennent plus adoucir, il commence à faiblir, il a atrocement faim et ses jambes fatiguées tremblent sous son corps affaibli. Il est pris de vertiges, il faut qu'il mange et il a besoin de dormir. S'il tombe, il le sait, il ne se relèvera plus et pourtant, il ne s'arrête pas, il veut y arriver :

« Encore un petit effort, mon ami, il faut tenir. »

Il se ressaisit, se donne du courage, il n'est plus loin du sommet maintenant et il peut, il doit y arriver. Il rassemble ses dernières ressources et puise ses dernières forces dans cet ultime combat afin d'accéder au haut de la colline, il a même résolu de ne plus se parler jusqu'à ce qu'il soit enfin parvenu en haut afin de ne pas épuiser ses forces qui commencent à manquer :

« Ça y est, j'y suis arrivé. »

Notre héros s'arrête un instant essoufflé, épuisé par l'effort surhumain et contemple la masse obscure d'un paysage déjà baigné par la nuit. Quelle déception de ne pas apercevoir le village aux cheminées fumantes qu'il s'attendait à trouver ; rien ne ressemble à l'objet de son unique fantasme et il faut retourner aux urgentes nécessités d'une cruelle réalité :

« Il faut que je trouve du bois. »

En bas, il aperçoit un petit massif et la raison l'oblige à y aller, il ne peut pas installer sa tente sur un sommet aussi exposé. Au fond de lui et il le sait, sa motivation profonde est toute autre, il espère toujours qu'en bas, peut-être... L'espérance est chez tout être humain ce qui survit quand ses autres ressources ont été épuisées :

« De toutes façons, je ne peux pas rester ici. »

Il faut qu'il descende pour trouver du bois, mais en vérité, il ne peut plus s'arrêter tant qu'il n'aura pas cette soupe chaude et grasse qui est l'objet de toutes ses pensées. Il voit un chaudron de potage fumant là où il n'y a qu'un petit bosquet, un groupe d'arbres nus qui se dressent comme des fantômes dans les ténèbres :

« C'est là-bas que sont les maisons, derrière la forêt. »

Il descend avec précaution l'à-pic verglacé, presque couché par terre, il glisse en douceur sur la pente lisse et en quelques secondes, il se retrouve en bas. Il relève avec peine sa masse vermoulue, se dirige lourdement vers les ruines forestières où gisent ça et là de petits morceaux de bois mort. Il faut bien hélas qu'il se rende à l'évidence et qu'il pense à sa survie immédiate :

« Il est temps de m'arrêter, d'installer ma tente et de reprendre des forces sinon, je vais mourir de froid. »

Notre ami est déçu mais épuisé au point qu'il n'est même pas sûr de pouvoir faire du feu et dresser sa tente ; ce serait pour lui une mort certaine que de dormir sans cette protection et il faut se résoudre à abandonner, du moins pour cette nuit, cette quête entêtée. Tant pis pour le feu, il n'a plus de forces que pour dresser son abri douillet dans ces vestiges ligneux, manger et dormir. Il doit reprendre des forces. C'est devenu urgent.

Il pleure de déception mais se cherche avec raison un emplacement propice quand son regard est soudain attiré par une lourde carcasse noire et immobile, une sorte de monstrueux géant qui le guette dans la nuit :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il arme son fusil et s'avance avec prudence vers l'ennemi qui le guette dans l'ombre, il a oublié sa fatigue et la faim, il se dirige vers lui d'un pas lent, prêt à faire feu, à tout instant, sur l'anguleuse forme dont les traits grossissent lentement devant lui. Enfin, s'étant mis à couvert derrière un tronc épais, il contemple fasciné l'objet immobile et menaçant qui l'effrayait...

II

« Une maison ! »

C'est en effet une maison qui se dresse, cachée parmi les arbres squelettiques au milieu de cet endroit désert, une maison solitaire dans la contrée dépeuplée, c'est une demeure banale et simple aux murs épais de pierres apparentes, semblable à beaucoup d'autres ailleurs, mais ici insolite :

« Enfin, je suis sauvé. »

Elle n'est pas bien grande mais un peu massive et conçue sans recherche, comme une sorte de carré qu'on a construit sans goût et sans passion, simplement comme un fonctionnel objet. Une maison qu'on n' imagine pas être le théâtre d'un amour romantique mais le séjour d'un quotidien égal et laborieux où chaque jour comme le précédent est identique au suivant pour un couple insipide qui attend que la mort vienne les délivrer de cette vie qu'ils n'ont pas eue. Une maison sans joie, mais enfin, une maison, et c'est tout ce qu'il demande à cette heure :

« Ils me serviront de quoi me restaurer, on ne refuse pas l'hospitalité à un voyageur égaré, et je pourrait reprendre des forces. »

Les volets sont fermés et aucune lumière ne perce de l'intérieur. Sans aucun éclairage et sur des murs nus partiellement couverts de neige et parfaitement uniformes :

« Et j'apprendrai où je suis. »

Il a du mal à en trouver l'entrée. Enfin, sous l'épaisseur des moufles, il sent la différence de relief qui indique la présence d'une porte. L'homme hésite, les gens doivent déjà dormir, ce n'est pas correct de débarquer ainsi sans avoir été invité, pourtant, il n'est pas encore bien tard même si la nuit est profonde. Qu'importe, il a faim, il a froid et puis, dans ces rudes pays, l'hospitalité est autant une tradition sacrée qu'un devoir et même si ils dorment, ces gens comprendront bien :

« De toutes façons, je n'ai pas le choix. »

Il frappe une première fois. Personne n'a entendu. Il frappe une seconde fois mais plus longuement à la porte dont il contemple l'ombre comme une icône sacrée. Personne ne réagit. Il frappe encore plus fermement, un peu plus fort, de plus en plus fort, sur la porte puis sur les volets ; il cogne maintenant violemment. Il hurle comme un dément :

« Il y a quelqu'un ? »

Les occupants ont sans doute peur, les visiteurs doivent être plutôt rares par ici et des bandes malfaisantes sillonnent certainement le territoire pour s'attaquer aux habitants isolés, leur voler le peu qu'ils possèdent et parfois les tuer. Il faut les rassurer et notre héros se fait rassurant et implorant à la fois pour gagner leur confiance et leur pitié :

« S'il vous plaît, je suis seul, perdu, affamé et épuisé, je ne vous veux pas de mal, laissez moi entrer, je ne désire qu'un peu de soupe et de chaleur... »

Il est avéré que les occupants ne sont pas décidés à lui ouvrir ou qu'il n'y a pas âme qui vive dans le bloc infécond. Il a, dans cette ultime supplique, perdu les dernières ressources de son corps sollicité au-delà des humaines capacités et il n'a même pas un outil pour en forcer l'entrée et cède au désespoir. Il s'écroule brusquement dans la neige, devant la porte hermétiquement close qui le condamne à mort. Notre héros se sent soudain abandonné, trahi par le destin, découragé, il se lamente d'une voix larmoyante et implore le ciel :

« Seigneur, ne me laissez pas mourir ici. Je ne sais pas quelles ont été mes fautes, mais je vous implore humblement de m'accorder votre pardon et de me sauver. »

L'homme a un instant de désespoir, il a tant marché pour arriver ici, il a tant souffert, il a tant rêvé. Rien ne bouge et il regarde le panneau sombre qui ne veut pas s'ouvrir pour offrir au voyageur épuisé, un légitime réconfort. Il a eu froid, il a eu faim et maintenant, arrivé enfin au but, il trouve porte close :

« Je ne sais pas ce qu'a été ma vie, mais je sais où elle va se terminer, presque arrivé au but que je m'étais fixé. »

Soudain, la colère succède à la déception, il enrage devant ce coup du sort qui va causer sa mort et se relève dans un dernier sursaut rageur. Tout est fini maintenant :

« C'est vraiment trop injuste... »

Il ne termine pas son invective contre l'iniquité du destin, un vertige le saisit soudain, il chancelle, la terre tourne autour de lui :

« Cette fois-ci, c'est la fin ! »

Il se rattrape de justesse au premier objet qui lui tombe sous la main avant de s'écrouler et se retrouve par miracle, allongé, inanimé à l'intérieur de la maison, sans même sans être aperçu ... Il a fait jouer la poignée dans sa chute incontrôlée et la porte s'est ouverte sous son poids... Un long moment, sous le choc, il reste inanimé sur le sol. Et puis, doucement, la raison lui revient :

« Où suis-je ? »

Il se réveille lentement, complètement étourdi et essaie de comprendre ce qui lui arrive et où il est. Son cerveau engourdi analyse l'événement et se fait peu à peu une idée de ce qui s'est produit. Au moins, si il n'est plus dehors, il a une chance de survivre, de pouvoir passer la nuit à l'abri et, même si il ne sent pas l'odeur de cette soupe chaude et grasse dont il rêvait, il y trouvera peut-être quelque chose à manger. Cette seule pensée lui redonne des forces et il s'écrie dans un souffle :

« Je suis rentré, je suis sauvé. Merci, Seigneur d'avoir entendu ma prière ! »

Il se ressaisit mais son cœur, après la peur et devant l'espoir, bat une valse folle, comme celle que dirigerait un chef d'orchestre ayant perdu la raison. Notre héros perdu ferme du pied la porte du sanctuaire pour ne pas laisser s'échapper la précieuse chaleur puis se relève avec la plus grande difficulté, s'aidant d'un objet inconnu que sa main a rencontrée dans l'obscurité et tente, dans le noir, quelques pas chancelants, il tâtonne, sa main court l'espace au hasard, l'esprit embrumé et la tête encore bourdonnante. Il gratte alors une allumette et voit un chandelier qui trône sur une table, il allume les bougies. Il laisse tomber sac et fusil et s'assoit lourdement sur la chaise dont le pied secourable lui avait été une aide précieuse, auparavant, pour retrouver une humaine position verticale. De petites lumières tremblotantes éclairent maintenant vaguement une salle à manger impeccablement rangée sur laquelle il promène un hagard regard épuisé :

« Il faut que je mange. »

Il est assis devant une table de bois massif sur laquelle il s'appuie lourdement, sa tête ne tient plus sur ses épaules, ses membres ne sont plus que des masses cotonneuses et sans force, un écran de brume floue s'est formé devant ses yeux :

« Des fruits, voilà ce qu'il me faut. »

Il prend une pomme dans une corbeille qui regorge de fruits et la dévore avec avidité, avale une poignée de raisins secs et manque de s'étouffer dans son insatiable gloutonnerie :

« Enfin, je me sens mieux. »

Petit à petit, son cerveau nourri recommence à fonctionner. La prudence et une curiosité naturelle guide son désir de procéder à une inspection des lieux qui l'accueillent. Il reprend son fusil, on ne sait jamais et explore le mystérieux asile d'un canon vigilant s'attardant sur une porte close derrière laquelle des gens peuvent se cacher ; après tout, il ne sait rien de ce pays où le hasard l'a propulsé :

« Les occupants des lieux se sont peut-être cachés en m'entendant arriver et attendent que je m'endorme pour me surprendre dans mon sommeil. »

Il a repris assez de forces et décide donc de visiter le reste de cette maison apparemment déserte pour s'assurer qu'il n'y a aucun danger. Le bougeoir d'une main, son arme de l'autre, il passe dans la pièce voisine qu'occupe un grand lit. Il ne va pas plus loin, c'est là ce qu'il lui faut. Dans une cheminée, les bûches ne semblent attendre que son ordre, toutes prêtes à remplir leur office. Notre homme, intrigué par la maison déserte, élabore quelques hypothèses plausibles pour expliquer la situation :

« Ou ils sont quitté la maison pour aller au village voisin et vont revenir sous peu. »

Ce qui expliquerait pourquoi tout est ainsi prêt pour leur retour :

« Ou alors, ils sont partis chasser. »

Il allume le feu qui projette bientôt une douce chaleur sur sa face engourdie, épuisé, il souffle les bougies puis se couche tout habillé et toujours botté sur la masse moelleuse. Il s'endort aussitôt tandis que le bois craque doucement en répandant sa bienfaitrice chaleur dans la chambre réchauffant notre héros douillettement allongé le fusil au côté :

« C'est le paradis ici. »

Quand il s'est éveillé, frais et dispos, bien reposé après une bonne nuit de sommeil dans un lit confortable, il a trouvé un étroit réduit qui sert de cuisine ; là, il a allumé le feu dans un poêle de faïence et s'est assis devant une petite table où il a trouvé une belle tranche de lard et une boule de pain frais ; c'est comme si tout avait été préparé en attendant sa visite. Son moral est à nouveau au beau fixe ; par la fenêtre dont il a ouvert les volets, entre un soleil radieux. Il mange avec appétit, arrose son repas d'un verre de vin fruité de Géorgie :

« Ce n'est pas très honnête ce que je fais là, je devrais m'en tenir au peu que j'ai volé et reprendre ma route. Pourtant, je resterais bien ici quelques temps. »

Il réfléchit un peu à l'étrange situation dans laquelle il se trouve. Après être sorti d'il ne sait où et presque sans rien, il se retrouve dans une maison confortable et pourvue de tout ce qu'il lui faut. Il balance un moment entre conscience et instinct de survie. Sa décision quant à savoir si il devait rester ou s'en aller est vite prise ; dehors, il fait froid et il a presque épuisé ses maigres provisions ; ici, il fait chaud et il y a des vivres à profusion :

« Je verrai bien quand les propriétaires arriveront, ce sont peut-être des gens qui ont le sens de l'hospitalité et je pourrai passer le reste de l'hiver ici. »

Pour la première fois depuis bien des jours, il retire l'épais manteau qui le couvrait nuits et jours et le pose sur une chaise puis regarde une blague de terre cuite posée sur la table. Sans même penser à ce qu'il fait, comme une sorte de réflexe inné, il prend une pipe dans sa poche, la bourre de tabac gris, l'allume puis reste un long moment à rêvasser, nonchalamment affalé et les pieds étendus devant lui. Cela fait si longtemps qu'il ne s'était pas permis un tel luxe. Il se fait simplement une remarque anodine sur lui-même :

« Tiens, je fume. Ça racle un peu la gorge et ce n'est pas très bon, mais, puisqu'il semble que cela fasse partie de mes habitudes, il ne faut rien changer si je veux me retrouver. »